



LES CHEMINS DE L'HABITAT : RENDEZ-VOUS AVEC LA VILLE !



- Mais finalement, ici, ce sont des logements ou un habitat?
- Je dirais plutôt... Quelle place ici pour la société?

Emmanuel Massart
Chargé de projets
www.saw-b.be
www.economiesociale.be

Analyse 2020

« Logement », « habitat » ? Derrière le rideau des mots se jouent des visions du monde. Comment fabriquons-nous la société, au travers du geste d'habiter ? Quel est le sens des espaces ? Le « logement » et l'« habitat » racontent dans leurs différences la façon dont peuvent être tracées des lignes entre les individus et la ville qui les entoure.

En recoupant ces deux termes, nous allons voir apparaître des espaces particuliers, la pliure de l'habitat. Ceux-ci naissent hors de l'espace strictement privé et individuel, mais en-deçà de la rue et de l'espace proprement public et collectif. Ces pliures méritent de nous y pencher car elles se révèlent des leviers de proximité pour la ville. Quelques exemples éclaireront notre chemin, situés à Bruxelles, une ville traversée de manière aigue par les différences.

SAW-B a fait le choix d'inscrire la thématique du logement et de l'habitat comme un axe prioritaire dans sa réflexion et son action récente, avançant ici une première analyse comme l'on dit gonfler la voile pour rejoindre le large.

Enfin, je vous écris comme simple habitant. Habitant et habité par la grande ville, persuadé que Bruxelles est complexe et que cette complexité est une identité à défendre, non un repoussoir. Je réside au sein de l'habitat groupé « Casa Nova », à Schaerbeek et cette expérience irrigue également l'analyse.

Emmanuel Massart

Une main tendue malgré le confinement à ceux du dehors qui ont aidé par une lecture, une idée, une remarque, un étonnement. Ici, Louise, Géraldine, Lorella, Geert, Annick, Anne, Annabel. Grâce à eux, ce texte n'est pas qu'une simple affaire à soi ou la communauté de quelques-uns. L'on cherche au-delà des mots un geste ample d'amitié comme l'enfant devine déjà la mer alors qu'il n'entend encore que le clairon des mouettes.

Le logement demeure aux yeux de toutes et de tous un nœud sensible, un paysage aux multiples recoins. Ses contours se dessinent à l'intersection de nos vies minuscules et de la politique d'Etat, des lois de l'offre et de la demande du marché, des enjeux écologiques et de l'artifice esthétique le plus dispendieux, du taux d'emprunt calculé à la virgule près et du désir d'auto-construction, de la solidarité concrète et de l'individualisme des clôtures, du jeune couple souhaitant s'installer aux aînés étreignant leurs derniers printemps.

Le logement brille de mille facettes engageant au-delà de nos vies une vision de notre société, de ses enjeux, de ses questions, de ses pratiques, de ses rêves, aussi. Ecrire sur le logement, c'est risquer de se faire simple écho de la réflexion déjà fort abondante dans le domaine, à suivre les acteurs du secteur, au fil de l'actualité, en écho aux programmes électoraux.

Je ne vais donc pas traverser cette forêt épaisse mais plutôt m'arrêter sur le seuil pour précisément structurer le propos. Car, de quoi parle-t-on ? Ici, l'on évoque le logement mais ailleurs, tiens, l'on parle par exemple d'habitat. « Habitat partagé », « collaboratif », « groupé », « rêvé »...² Dans l'usage commun, voire dans la littérature, l'on confond aisément les deux termes et pourtant, parle-t-on de la même chose, au fond ? Eh bien, non.

Cette distinction va prendre un sens particulier en ville et pensons ici à Bruxelles qui apparaît la cité la plus dense et peuplée du pays, la plus diverse, ainsi que la plus contrastée économiquement.

La densité moyenne de la population en Région Bruxelloise (7582 hab./km²) représente presque le triple de celle de Liège (2877 hab./km²)³ sans entrer dans les disparités entre communes bruxelloises, et plus encore dans les quartiers où les chiffres peuvent parfois tripler la moyenne régionale.⁴ Par ailleurs, 72% des habitants de la Région Bruxelloise n'ont pas d'origine belgo-belge, ce qui en fait la deuxième ville la plus cosmopolite au monde.⁵ La Région Bruxelloise est la cinquième région productrice de richesse d'Europe⁶, mais parallèlement, cet argent n'atterrit pas le plus souvent dans la poche de ses habitants, et ainsi, la Région compte 6 communes parmi les 10 plus pauvres du pays en termes de revenus par habitants.⁷ Enfin, ces écarts de richesse craquèlent le territoire bien plus profondément qu'en suivant le tracé administratif des 19 communes.⁸

Ainsi, statistiquement, la probabilité que vous habitiez à Bruxelles dans un quartier compact où le voisin possède des revenus véritablement différents des vôtres et possède des références culturelles autres est plus élevée qu'ailleurs. Les caractéristiques soulignées ici ne sont pas que des détails pour la suite du texte, mais la réflexion demeure bien sûr pertinente ailleurs en Belgique, dans la politique de la ville.

LOGEMENT, HABITAT ET TERRITOIRE

Quand l'on ferme la paupière, que nous inspire ce mot de « logement » ? Nous voyons apparaître de la brique, le concret des murs et des plans que l'on peut au millimètre près mesurer. Le logement est là pour accueillir un ménage et l'y loger – ce n'est pas par nature un bureau. Sa réalité concrète et délimitée en fait un instrument privilégié de statistique.

Non seulement, un logement peut être vide, mais plus encore, l'on peut parler de logement sans lier celui-ci à une présence humaine, puisque c'est de la brique. Se loger apparaît une fonction dans la ville comme travailler ou circuler.⁹ Le geste du logement, c'est celui, à l'origine militaire, d'installer un campement quelque part, de s'installer dans son logis, de marquer son territoire.¹⁰ Vide ou occupé, il marque une différence nette avec l'espace qui l'entoure. L'on parle alors de bien immobilier dont la multiplication à grande échelle dessine le territoire urbain, par excellence.

L'« habitat », lui, implique au contraire la présence première de l'être humain, de « l'habitant », sans nécessairement impliquer de lieu matériel auquel il est rattaché. L'habitat décrit un milieu de vie – celui de l'homme ou de l'animal -, un espace large dans lequel il est mobile, auquel il est relié affectivement, où il trouve ses ressources, trace ses chemins quotidiens.

Ainsi, nous comprenons facilement que « l'habitat » relève du même lexique que « l'habitude. » De l'habitat découle « l'habitation », le point où se resserre notre espace de vie. Mais, ne perdons pas de vue le mouvement plutôt que « l'immobilier » : se relier, aller et venir pour acquérir des connaissances dans l'espace proche du monde. Puisqu'il est affectif, l'habitat possède cette souplesse de grandir et de rétrécir au gré de nos humeurs.

Autant donc le logement est une surface précise dans une politique d'aménagement, autant l'habitat saisit notre existence d'un horizon d'âme élargi. Lors d'une célèbre conférence¹¹, le philosophe Martin Heidegger affirme au lendemain de la guerre que *l'homme habite en poète*, avec la nécessité de *ménager les divins, le ciel, la terre et les humains*. Son confrère, Ivan Illich ajoute, lors d'une autre intervention, en 1984, qu'*habiter, c'est demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage*.¹²

Nous pouvons un instant faire coïncider l'esprit de l'habitat sur la surface du logement, et voir dans notre intérieur les signes de nos chemins quotidiens... *Tout coin dans une maison, toute encoignure dans une chambre, tout espace réduit où l'on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même, est, pour l'imagination, une solitude, c'est-à-dire le germe d'une chambre, le germe d'une maison*.¹³ Le logement prend alors valeur de refuge pour celui ou celle qui l'habite, d'espace protecteur par excellence des agressions du monde extérieur. Ce nid douillet, nous le chérissons parce qu'à cet endroit, nous n'avons de compte à rendre à personne.¹⁴

Mais, à vrai dire, le souffle de l'habitat dépasse le cadre réduit du logement et donne une toute autre signification à nos espaces de vie. L'habitat entre ainsi en dialogue avec l'espace plus large de la ville, dans un « territoire. » Le territoire est le geste de s'approprier l'espace proche, d'y trouver une réponse à nos besoins vitaux et ainsi de lui donner une qualité, une identité et plus seulement une fonction comme se loger.¹⁵ Nous pouvons nous revendiquer Belge, Wallonne, Carolorégienne,

du quartier du Cazier mais le simple logement, rue Tienne Bricout n°23, ne donne pas envie, en général, de se frapper vigoureusement la poitrine.

L'habitat englobe donc le logement dans un territoire de proximité, sauf que... Du logement au territoire, nous basculons de l'individuel au collectif. L'habitat se situe ainsi dans un entre-deux, parle de nous-mêmes mais nous oblige à ménager une présence pour d'autres (*les divins, le ciel, la terre et les humains*, dit Heidegger), avec qui nous allons devoir cette fois « cohabiter », cohabiter avec d'autres et finalement nous situer dans un espace public.

Si la définition générale de l'habitat laisse entrevoir une vision large et subjective du territoire, le terme d'« habitat » a coutume de se préciser quand nous l'utilisons dans le langage commun. Il définit alors des habitations particulières, regroupées et qui partagent de plus des espaces communs. L'habitat peut alors être synonyme d'une forme collective de propriété, et disposer d'un périmètre précis. C'est ainsi que l'on parle notamment, en Belgique francophone, d'« habitat groupé. »

Dans ces habitats groupés, nous intercalons donc un espace particulier entre le logement individuel et la grande ville. Quelque chose comme un espace collectif dont les usages sont à négocier directement entre habitants et avec ceux qui les entourent, traversent ces espaces collectifs. Leur rencontre dessine des traces métissées de quotidien et l'articulation de biographies croisées, une invention partagée. Avec ces espaces hybrides, nous demeurons alors avec ces autres-là, sur le seuil, en-deçà de l'espace public à proprement parler.

UN PEU D'HISTOIRE

Produire du logement ne se réduit pas à construire des murs, c'est aussi déployer une vision politique de l'espace. Au sortir de la seconde guerre mondiale, les ruines et les taudis s'effacent progressivement à la faveur de la construction massive de nouveaux bâtiments où vivre. Deux lois belges ont façonné cette politique publique du logement, l'une encourageant l'acquisition privée de maisons unifamiliales, hors de la ville, par des familles modestes, la loi De Taeye¹⁶, l'autre en stimulant le développement du logement social en ville, la loi Brunfaut. La première loi correspondait à une vision catholique, individuelle et éclatée du logement, la seconde à une vision socialiste, plus collective et concentrée. Ce fut un succès mais avec quelques conséquences. La première loi a mené à l'étalement urbain, des problèmes de mobilité et la seconde à la ghettoïsation de certains quartiers.

Toutes deux se rejoignent par leur philosophie fonctionnaliste largement répandue à l'époque, où l'urbanisme découpe les espaces de vie en morceaux, en zones à fonction unique, comme les zoning commerciaux, les quartiers résidentiels, etc. Le résultat est net : les usages et les espaces deviennent plus pauvres, anonymes, sans âme. C'est par exemple le parking du supermarché, qui hors de sa fonction unique, prend des allures de désert, le dimanche...

En réaction à cette uniformisation du logement, à partir des années 70, des formes d'habitats groupés voient le jour un peu partout, en Belgique et au-delà. Ce sont des communautés intentionnelles, des individus rassemblés par des valeurs qui se traduisent donc par la présence d'espaces communs permettant la convivialité, des usages plus riches. Ces espaces hybrides créent une âme spécifique, offrent aux habitants d'inscrire des traces particulières en dehors de l'emprise directe de l'espace public. Des acteurs associatifs, des acteurs publics créeront aussi des formes similaires d'habitations, au fil des décennies.

Or, les villes se sont développées depuis les années 70, et Bruxelles, par exemple, a vu sa population augmenter, se diversifier culturellement et se contraster économiquement, sans que son territoire administratif ne s'étende. Ce resserrement graduel oblige à considérer aujourd'hui ces habitats autrement que comme de simples îlots communautaires privés, des oasis de convivialité active en réaction à des logements et des vies plus anonymes et individualisées. Tout habitat citadin s'insère de facto dans le tissu urbain, dans ses enjeux complexes de « vivre ensemble », d'invention collective des espaces et des usages, fabriquant la ville d'aujourd'hui.

En regardant cette ville aujourd'hui depuis l'habitat, ce n'est donc plus : quelle forme de logement, quelles valeurs et quel partage veut-on entre nous ?, mais plus largement, quelle ville voulons-nous construire, en y demeurant ? L'enjeu devient la relation que l'on crée avec les autres, non simplement une relation entre gens qui se choisissent. Cette philosophie est moins aisée car c'est notamment de notre regard dont il est question. Comment rendre compte de la qualité des relations avec d'autres, au sein des espaces ?

Dans une rue dense de la ville, des rumeurs circulent qu'un homme a frappé sa femme. Indignation. Une voisine parle avec l'homme et se rend compte qu'ils vivent dans deux pièces, sans grands moyens, avec deux enfants en bas âge, sous la chaleur et le confinement. Nous sommes en avril 2020. La nuit, les souris mangent dans les armoires.

Il faut un autre logement, dit l'homme. Comment ne pas penser en effet qu'un autre logement, un autre confort, n'aura pas un impact sur les relations au sein de cette famille ? Peut-on percevoir cela, nous-mêmes, de l'extérieur ? Peut-on avoir des leviers ? Peut-on avoir des leviers autres que de trouver un logement, réputé manquant ? ¹⁷ C'est à cet instant que peut naître la toile d'un voisinage, et l'habitat est une forme concentrée de voisinage, un ensemble de leviers qui peuvent servir pour les gens du dedans, voire pour des gens du dehors.¹⁸ Cela peut être une chambre d'ami utilisée en urgence. Cela peut être un espace de jeu partagé pour les enfants. Cette approche de la ville comme toile de relations nécessite les espaces et les usages qui les permettent, et l'habitat d'apparaître une possible armature, même si le problème posé dépasse la grammaire de l'espace.¹⁹

Disons à l'inverse qu'un appauvrissement des lieux et des usages de la ville, peut prendre la forme notamment de logements conçus sans lien avec le dehors et d'habitats centrés sur la seule communauté de résidents. L'effort pour comprendre et vivre alors avec ce dehors peut devenir plus conséquent.

UNE PETITE GRAMMAIRE

Sur les plans d'un « logement », nous voyons une cuisine, une chambre, une salle de bain... L'espace est découpé par fonction. Quelle serait la découpe de « l'habitat », sa grammaire spatiale, nous permettant de le décrire ?

C'est d'abord idéalement l'espace intime, le refuge absolu où l'on peut se dérober au regard des autres, y compris de ses proches. C'est une chambre à soi, et aussi l'usage de la salle de bains. C'est deuxièmement l'espace partagé du logement où nous vivons au quotidien, entourés de nos familiers, accueillant le visiteur venu du dehors. Tous deux forment l'espace privé destiné à nous protéger du monde extérieur et à définir notre réseau familial.

Nous entrons ensuite dans la rue elle-même, l'espace public qui tout comme l'espace privé est double... Il peut prendre le sens d'une organisation sociale, un gisement de ressources, un ensemble de codes dont nous maîtrisons les significations suffisamment que pour y trouver notre place et évoluer. Ici, les magasins, là, l'église, plus loin, l'école,... Au-delà, l'espace public devient inconnu, une source d'expériences nouvelles, une possible inquiétude devant l'informulé, qui peut dérouter, voire représenter un danger. Il faut arpenter cet espace doucement, sur le qui-vive.

Dans les faits, cela peut être les mêmes lieux, les mêmes espaces mais selon qui est présent ou absent face à nous, l'heure du jour ou de la nuit, nous pourrions basculer au même endroit d'un espace social codé à un épais domaine aux contours flous. Dans la ville aujourd'hui, où les flux s'accroissent et où les différences entre les uns et les autres sont plus importantes, l'on se retrouve plus vite sans connaissance suffisante pour maîtriser notre environnement.²⁰

Comme dit en introduction, Bruxelles est exemplaire de cette réalité. Les langues, les cultures, les usages, les institutions y sont plus denses, plus complexes qu'ailleurs, mêlant plus d'un million d'habitants, sans compter les travailleurs quotidiens dont la volonté est parfois de rapidement la quitter après leur labeur, transformant les lieux les mieux organisés en flux compact. Les six malheureux quais de la gare centrale accueillent par exemple, chaque année près de 20 millions de voyageurs.

Autant, quand nous parlons de « logement », le fil rouge de la découpe des espaces est le confort, rendre notre chambre, notre cuisine, notre salon le plus confortable possible avec nos moyens, autant dans « l'habitat », la dimension-clé est la maîtrise de la relation. Est-ce que je comprends bien ce qui m'entoure ? Est-ce que je sais comment répondre à telle situation ? Qui est cette femme face à moi ? Suis-je dans la bonne direction ? Suis-je en sécurité ? Et tout le monde ne va pas saisir cette notion de sécurité de manière identique.

Par exemple, la voiture est perçue par certains comme l'extension de leur logement, un espace protégé de la rue, un nid douillet avec ses vitres fermées et la radio allumée. Pour d'autres, la voiture est vue comme une relation aux autres dans la ville, un attentat contre la sécurité des piétons, la ribambelle des enfants. Question de point de vue. Au final, notre espace privé (ou que nous considérons comme tel) est un espace où les différences sont réduites, où l'on ne négocie pas. Un espace partagé est un espace où les différences sont plus grandes, et où l'on va devoir négocier, la place de la voiture, par exemple.

L'ESPACE DE PLIURE DE L'HABITAT

Concrètement, cet espace hybride de l'habitat peut être un jardin ou un local, une salle polyvalente ou un potager, tous ces lieux où *écrire ses propres traces* et les mêler plus directement à d'autres, aussi. C'est un espace demeurant protégé de la rue et donc prendre le temps avec d'autres personnes peut s'y révéler plus facile que sur le trottoir. Mais c'est aussi un lieu privé, où la vie et la voix des habitants sont prépondérantes, plus encore s'ils sont les propriétaires. L'équilibre est fragile : les propriétaires peuvent se fermer, repoussant le dehors.

Il est juste de dire que les habitats collectifs déploient le plus souvent une homogénéité. Ils se disent avoir des valeurs communes.²¹ Ils s'adressent habituellement à la classe moyenne, des publics qui possèdent les moyens financiers nécessaires pour accéder à la propriété privée. Certains habitats spécifiques se définissent aussi selon la typologie particulière des résidents.²² Cette homogénéité peut créer un fort contraste avec l'environnement.

C'est ici tout l'intérêt des espaces partagés avec le dehors, et nous pourrions leur donner un nom particulier : « la pliure de l'habitat », c'est-à-dire le lieu où la communauté privée des habitants rencontre la société plus large de la ville.

Si la ville représente une inquiétude, qu'elle ne nous donne pas tant à la comprendre de suite, à nous sentir en sécurité, la pliure de l'habitat devient le levier où articuler des différences, où négocier des activités, des rôles, des rencontres. L'on peut résumer cette articulation selon la formule d'un habitat groupé bruxellois : *faire entrer de la différence sans entrer dans le différend*.²³

Cette pliure de l'habitat n'est pas en soi un centre culturel, espace public avec ses professionnels, ses missions, ses heures d'ouverture instituées, par exemple. Ce n'est pas non plus un café ou une salle des fêtes, lieux tournés vers le seul loisir ou le profit financier. C'est un espace quotidien, formel et informel, aux usages multiples, produit par l'habitat avec ses habitantes et ses habitants.

*La cohabitation peut être une source d'obligations, mais aussi de solidarité : elle s'organise autour des défenses collectives, de l'aide et du soutien, des services rendus.*²⁴ Ce qui est négocié entre chacun, c'est l'entre-deux de pratiques privées et la volonté d'une vocation publique.

CRÉER UNE PLACE DANS LA VILLE

Bruxelles, donc. Le dehors. De qui parle-t-on ? Impossible de contenir le flux d'une ville avec des chiffres, une géographie, un discours. Alors, tentons un court récit tranchant. Un choix subjectif et contestable. Nous sommes en 2015, du côté de Molenbeek. Un jeune homme de 20 ans est parti en Syrie depuis plusieurs mois, sans avertir sa famille, comme d'autres à l'époque. La mère reçoit un journaliste début novembre pour une interview. Celui-ci lui demande, pour comprendre : *Quand cela a-t-il commencé, pensez-vous ?* La vénérable dame fouille sa mémoire pour finalement répondre : *Un jour, alors qu'il avait 13 ans, il est rentré de l'école et m'a dit : « Tu sais, maman, il n'y a pas de place pour moi, ici. »* Une semaine après l'entretien, le jeune homme était retrouvé à Paris,

à proximité du stade de France. Il était mort seul dans une rue, ayant actionné une ceinture d'explosifs.

Nous sommes quelques années plus tard, et cette place que chacun a le droit de prendre ne demeure pas qu'un symbole. Elle est tout autant une affaire très concrète d'être là, quelque part, dans l'espace de la ville, avec d'autres. De ce que l'on construit comme échange, comme possible, peut dépendre le cours d'une vie. Certes, il y a l'école, il y a la famille. Mais il y a les autres, tous les autres, et un peu nous-mêmes.

L'habitat est une forme quotidienne, où il est possible de déployer une part de l'espace pour ne pas exclure complètement ce monde du dehors. Pour que le dehors ne demeure pas que l'inconnu, que dans la distance physique qui se réduit, cela soit une part de la distance tout court qui s'amenuise. La vie quotidienne écrit alors des réseaux plus complexes de biographies.

Nous avons vu que la maîtrise de la relation est l'enjeu-clé. L'espace partagé d'une salle, d'un potager, d'un jardin, d'une cour, c'est un espace protégé du dehors où les habitants vont se sentir mieux maîtriser ce qui se déroule, pouvoir accueillir temporairement des visiteurs, aller au contact au fur et à mesure. Nouer des liens dans le contexte particulier d'un café papote, d'un moment de conte, d'un thé à la marocaine, d'un repas où l'on a sorti les tables. C'est un temps et un espace concret tournés vers une idée plus large de la ville.

Le lien lui-même s'auto-institue entre des personnes. On est tour à tour acteur d'un bonjour, public d'une rencontre, partie prenante d'une table où s'asseoir. Du singulier à l'universel, il en faut peu. Cet espace hybride est moins un espace, au fond, qu'une démarche qui peut être soutenue par des formes juridiques (une Asbl, une fondation, un CLT²⁵,...), par des choix d'architecture, par des petits subsides publics pour le « vivre ensemble. » Moins les lieux seront spécialisés dans leur fonction, plus ils seront polyvalents, plus ils seront ouverts aux usages divers, et plus ils pourront créer des relations nouvelles.

Bien sûr, dans ces espaces, tout n'est pas possible. Il faut négocier la paix des habitants, éviter les nuisances et donc, il y aura des interdits, et des matières à débat, des règlements. L'espace plié de l'habitat peut toutefois être aussi une agora pour peu que tout ne soit pas décidé d'avance, que tout ne soit pas cadenassé par les habitants, que la sécurité privée n'occulte pas la tentative d'invention publique. Et bien sûr, cet espace demeure économique. Il est au minimum un bien immobilier, financé, administré, entretenu, dont l'ouverture est sujette à ces impératifs économiques.

On y négocie donc à la fois de la parole, des usages, la place des uns et des autres, et une différence de moyens. Il arrive que l'on célèbre le bonheur d'être ensemble, à réunir quelque chose entre le dedans et le dehors, mais ne rêvons pas, chacun demeure aussi qui il est, et la rencontre se déroule sans cesse dans l'entre-deux de la pliure. Chacun repart de son côté, au final, l'un dans le logement privé de l'habitat intérieur, l'autre dans son logement un peu plus lointain, dans la ville. Dans ce lieu hybride, participatif, des traces dans les esprits ont été forgées par l'habitat sans que la sécurité et le confort du logement ne soient remis en cause.

Le ou les lieux ouverts d'un habitat permettent un début de compréhension, une possibilité de connivence. N'en faisons pas une expérience miracle qui va rassembler définitivement les habitants

d'une ville. C'est l'élément d'un maillage plus large, des nœuds multiples où la ville brasse ses habitants. Mais ne nous résignons pas à la futilité de ces instants qui permettent de faire naître une relation. Comme le dit le philosophe Paul Ricoeur, *Je n'existe que parce que je peux croiser le regard de l'autre*.²⁶ Et si la ville, dans son gigantisme est le poumon de ces croisements, les habitats en sont de précieuses alvéoles.

QUELQUES EXEMPLES

Il ne s'agit pas d'être exhaustif ici mais de broser à grands traits quelques formes d'habitats à Bruxelles, pas seulement des habitats groupés de propriétaires privés, pour voir comment se déploie cette notion de pliure.

La maison Biloba

La Maison Biloba²⁷, située à Schaerbeek, dans le quartier fort pauvre et bigarré de Brabant, à un jet de pierres de la gare du Nord rassemble quinze appartements, une partie située aux étages à rue, l'autre autour d'une cour intérieure, havre de paix. Les locataires sont des personnes de culture et de langues diverses, de plus de 60 ans, qui sont inscrites à la société de logements sociaux de Schaerbeek et qui possèdent en principe un lien préexistant avec le quartier. Il y a donc une communauté d'habitants qui vivent de manière autonome dans ces logements et, dans la volonté de maintenir cette autonomie le plus longtemps possible, est venue se greffer une double articulation avec le dehors.

A côté d'une salle commune réservée aux habitants, à l'étage, un centre d'accueil de jour est directement accessible depuis la rue, financé par la COCOM.²⁸ Des activités ont donc lieu pour les habitants mais aussi pour les seniors du quartier qui le désirent, encadrés par des professionnels et des bénévoles. C'est que dans la réflexion menée sur le maintien de l'autonomie, cet enjeu du bénévolat est essentiel. Dans les traditions du Sud, les familles épaulent les aînés. Ici, cette philosophie des aidants proches a été développée au sein même du quartier, pour que la maison soit entourée par les alentours, que des habitants donnent du temps pour la cuisine, l'animation, etc.

Créer du lien et le maintenir entre le dedans et le dehors demeure un vrai défi, et l'intérêt est précisément que la qualité de vie des habitants est sensible à ces « mantelzorgers » comme on dit en flamand, littéralement, ces « manteaux qui soignent. » La maîtrise des relations du quotidien, élément fort de Biloba, est renversé. Le dehors, habituellement source d'inquiétude l'âge venu, devient ici levier de solidarité potentielle. Cette solidarité a été structurée par l'existence d'un double espace collectif, laissant la vie collective des habitants en arrière-cour, alors que le centre de jour est situé à l'avant du bâtiment, pour servir de trait d'union avec la rue.

Les publics résidents et aidants, plus jeunes, sont complémentaires... Biloba a donc été pensé dès sa construction non comme de simples logements mais en ménageant une place au dehors... Dans la difficile question du vieillissement de notre société, la pliure de l'habitat devient une expérience partagée pour vieillir dans la ville, alternative à l'espace monofonctionnel de la maison de repos.

La charnière de l'espace est le miroir non seulement des diverses générations présentes, mais aussi du bilinguisme culturel : d'origine étrangère, les personnes sont le plus souvent à la fois d'ailleurs et d'ici, attachées au proche. Symboliquement, l'espace hybride est le carrefour où ces âges, ces besoins, ces langues, ces visions rejouent la ville en miniature, mais cette fois, dans le confort d'un lieu que l'on maîtrise un peu plus que le dehors.

Les occupations temporaires

Le deuxième exemple est celui du monde des squats, des occupations temporaires autogérées. Ces occupations temporaires se font souvent via des conventions passées entre un collectif d'habitants prenant possession d'un bâtiment vide et le propriétaire dudit bâtiment, souvent des pouvoirs publics à Bruxelles. Ce monde des occupations est multiple et morcelé.²⁹

Une recherche-action a été réalisée récemment par la FEBUL³⁰, à la fois pour rassembler des acteurs, mutualiser des savoirs, créer des ponts entre expériences et défendre ces pratiques économiquement et politiquement. L'horizon est ainsi de s'inscrire dans la ville, d'être (mieux) reconnu, notamment par les autorités. C'est que ces expériences sont mal considérées parfois par l'opinion publique, alors qu'elles apparaissent à la fois comme une solution de la dernière chance pour certains, fort précaires et plus largement, ce sont en tant qu'habitat des espaces précieux d'expérimentation de la société.

Cette distance entre ces habitats et le reste de la ville s'explique d'abord par la défense du droit au logement, en opposition avec la logique de propriété défendue le plus souvent. Ensuite une part de méfiance des occupants s'explique par la menace de principe liée par le fait même d'habiter de façon temporaire, de faire le choix ainsi de demeurer discret face à son environnement, et donc d'être peu visible pour d'autres.

Paradoxalement, nombre d'occupations sont actives et organisent des espaces ouverts, multiplient les activités donnant au passage à réfléchir sur les usages dans la ville.³¹ Cette présence-absence est devenue un enjeu fort quand a été promulguée en 2017 une loi menaçant ces expériences d'habitats, surnommée loi anti-squat.³² Le lien à la ville a pris cette fois un tour crucial, et ainsi, en plus de manifestations, l'on a vu diverses façades de bâtiment se peupler de banderoles de soutien.

La recherche POTA a notamment voulu cerner l'essence de ces expériences originales et quatre caractéristiques communes sont ressorties, dont l'ouverture à l'extérieur.³³ Cette ouverture prend donc d'abord une forme souple d'hébergement pour ceux et celles de passage, dans le besoin. C'est plus généralement la porosité inscrite dans les gènes d'une occupation puisque un groupe se constitue dans la ville, trouve à se loger temporairement, pour ensuite retraverser la cité et aboutir ailleurs,... Enfin, la mise sur pied d'activités plus classiques comme un concert, une exposition, des repas peuvent se révéler le lieu d'expérimentations, notamment avec une attention aux coûts : prix libre ou gratuité pour certains publics. Il y a là un besoin d'inventer un rapport à la ville pour y inclure des franges habituellement déclassées de la population.

Au fond, l'expérience particulière de l'occupation défend au niveau institutionnel autant que dans le quartier le droit d'être là, d'habiter, et d'ainsi décrire la valeur ajoutée de cette pluri pour les gens du quartier. En habitant un bâtiment abandonné, à côté d'un logement pour ceux du dedans, l'on donne de la vie pour tous.

Solidair Mobiel Wonen

Le troisième exemple est une autre recherche-action lancée à la même époque que POTA et financée partiellement par les mêmes canaux : le projet « Solidair Mobiel Wonen. »³⁴ Ce projet d'habitat modulaire et déplaçable possède trois dimensions : offrir une solution de logement privé pour 8 sans-abris, valoriser la friche urbaine occupée par ces logements, et enfin, dynamiser la vie de quartier depuis une expérience originale d'habitat.

C'est que le regard sur les personnes issues de la rue n'est pas forcément positif et un quartier peut s'émouvoir de voir fleurir huit logements en son sein, détachés du tissu des rues puisque l'habitat est construit au milieu de la friche, à Jette précisément, à côté d'une mosquée. L'habitat modulaire en bois est tout autant un ovni dans le paysage, achevant de désigner clairement les occupants pour l'extérieur.

Samenlevingsopbouw, promoteur du projet³⁵ est à l'origine une association rompue au travail social de terrain dans les quartiers pauvres à Bruxelles et en Flandre. Elle possède une longue expérience de ces enjeux de regard, de territorialité, et des stratégies entre populations pour éviter d'enfermer les uns et les autres dans des identités communautaires. Il s'agit de construire de la société en commun.

Concrètement, plutôt que de simples logements faits de quatre murs, le lieu a été pensé pour offrir une salle commune réservée aux habitants, d'une part, mais aussi disposer d'une salle polyvalente, pensée comme un trait d'union avec le quartier.

La fonction de cette pliure de l'habitat avec le quartier d'Esseghem est de dessiner une autre identité au lieu, et la réflexion se fait pas à pas : depuis les compétences identifiées que les futurs habitants peuvent injecter dans le projet, en passant par la rencontre des intérêts au sein du quartier jusqu'à peut-être développer une fonction économique comme ouvrir un café tenu par les résidents, où l'on y vient comme on va prendre un verre ailleurs, sans chichi.

La concrétisation des constructions de SWOT a été retardée devant la complexité des liens entre acteurs autour de la table, notamment les propriétaires du terrain. En principe, les huit habitations seront prêtes d'ici fin octobre 2020 et l'occupation se fera jusque fin 2021, avant la recherche d'une nouvelle friche. Ce calendrier raccourci rend l'enracinement dans l'environnement plus précaire, mais l'accompagnement de Samenlevingsopbouw demeurera au-delà de cette occupation.³⁶

Quand l'on liste les confluences autour de ce projet, l'on ne peut que décrire une tour de Babel bruxelloise : des étudiants d'architecture venus du monde entier et réunis en anglais au sein d'une école flamande, des sans-abris, hommes, francophones majoritairement, des acteurs de secteurs différents (accompagnement social, travail communautaire, architectes, atelier bois, chercheurs universitaires, conseils juridiques, montage financier,...), le quartier lui-même, présentant des problématiques communautaires et d'espaces aigües et contradictoires.

Néanmoins, cette complexité rend paradoxalement possible des projets singuliers, car ces espaces, une fois sortis de la simple spéculation, même temporairement, peuvent faire affleurer cette richesse d'usage, démultiplier les relations, les récits, croiser les biographies, et élargir la place possible pour de nouveaux habitants.

Les habitats groupés

Le quatrième et dernier exemple évoque plus largement la forme « habitat groupé. » Nous n'allons pas citer ici une expérience en particulier... Il en existe au moins une dizaine, stricto sensu, à Bruxelles. Ces habitats se construisent notamment dans des quartiers populaires, où des espaces de plus grande taille sont disponibles. Ils s'insèrent dans un tissu dense et des quartiers où la pauvreté est présente.

La pluri de ces habitats demeure un levier formidable de rencontre pour peu que la volonté de se nouer soit au rendez-vous. Certains détails aident à créer des conditions favorables. C'est de cela dont j'aimerais parler brièvement.

Le ciment symbolique de la communauté des habitants se présente sous forme de charte. C'est effectivement une manière de se différencier du quartier environnant qui n'en possède pas. Cette charte détaille des valeurs construites à un temps T, en général avant même que les habitants ne s'installent dans leurs murs. « Convivialité », « respect », « recherche de solutions »,... Ces aspects revendiqués par les habitats pourraient en soi être repris par nombre de citoyens.

Dans ces chartes, on évoque aussi régulièrement « la communication non violente », « l'intelligence collective », un vocabulaire qui peut avoir son sens mais qui posé de facto en contraste avec le reste de la ville fait apparaître celle-ci comme simplement individualiste, brutale, grégaire. L'affirmation d'une communauté peut ainsi donner l'impression de toiser son environnement. Peut-être, existe-t-il dans ces habitats une expérience hybride et riche avec l'extérieur, mais le texte fondateur ne parle en général pas d'autre chose que du « quartier » et d'une volonté d'ouverture. Ce quartier n'a ni nom, ni visage, ni histoire, ni particularité.

En vérité, dans une charte, les termes employés sont souvent vagues et peuvent se révéler désincarnés. Ils ne permettent pas en soi de se relier au dehors. Si l'habitat groupé n'était qu'une charte, il serait figé dans quelques principes. Où apparaissent les traces métissées ?

Il manque ainsi bizarrement à ces habitats groupés, quelque chose comme le récit posé et donc accessible au dehors, un récit tumultueux et permanent de la ville que l'on invente entre habitants et environnement, qui permet justement à cet habitat de voir tous les jours qu'il appartient à la ville et non simplement représenter un îlot détaché du monde.

Nous avons connaissance d'un seul habitat où régulièrement, un temps est inscrit pour, à tour de rôle, raconter « ce qui nous arrive » au présent et le poser par écrit.³⁷ L'habitat traduit ainsi son désir de montrer *cet esprit souple d'aller et venir pour acquérir des connaissances dans l'espace du monde qui nous entoure...*

Autre exemple, le poumon de l'habitat est souvent dénommé la « salle commune. » Il existe d'autres termes, et dans ce texte, nous avons utilisé à dessein celui plus large d'espace partagé entre le privé et le public. Les mots peuvent avoir leur importance, dans une charte ou pour nommer un lieu. Une « salle commune », renvoie à cette question : à qui est-elle commune ? A ceux de l'habitat, sans doute, qui la financent. Y faire référence ainsi, c'est une autre façon de viser la communauté des habitants et de ne pas signifier plus largement. Cette salle pourrait prendre un nom propre, une fois pour toutes, ou simplement marquer la volonté d'y voir un grand nombre

d'usage en utilisant le terme de polyvalence. « Salle polyvalente », « salle commune », c'est peut-être le même espace mais ce n'est pas le même esprit.

Le diable gît dans les détails et tous les habitats marchent sur la crête où, en voulant s'ouvrir à d'autres, l'on est susceptible d'être mal compris, mal regardé, apparaître un îlot recroquevillé sur lui-même alors que le désir n'est sans doute pas celui-là. C'est que prendre une place dans la ville, via la pliure de l'habitat, c'est être attentif à nos signes, que ces signes puissent susciter l'accueil pour ceux du dehors, peu habitués à pénétrer ainsi des espaces privés.

Ménager les divins, le ciel, la terre et les humains, multiplier les signes d'hospitalité et cheminer malgré le vacarme et l'impatience, persévérer devant ces autres, parfois fort méfiants, se dégager du désarroi tourmenté de la vie pour demeurer le corps solide. C'est quitter le confort de son logement privé, tenter de tricoter des relations, de les porter sur le seuil de l'espace public. Ainsi notre logement devient habitat. Ainsi les individus fabriquent la société.

RÉFLEXIONS ET OUVERTURES

Logique communautaire et logique sociétale

Dans cette analyse, apparaissent deux logiques : l'une est communautaire et l'autre est sociétale. Ces deux logiques traversent l'enjeu d'habiter et situent chaque expérience dans un intervalle mobile entre ces deux pôles. La communauté est construite sur l'unité des individus et leur accord sur des principes communs (inscrits dans une charte, par exemple) et la société est construite sur l'irréductible différence des individus nécessitant alors d'entrer en démocratie, de faire parler la différence. Plutôt qu'une charte, j'ai alors évoqué le besoin d'un récit ouvert et expliqué pourquoi.

Il est fondamental d'assurer d'abord le confort et la sécurité du logement, de l'entre soi, pour pouvoir prendre le risque ensuite de la découverte.³⁸ Il est fondamental une fois ce confort atteint de sortir des murs du logement pour assurer sa propre subsistance et équilibrer son rapport à la société, de nous y reconnaître jusque dans nos contradictions. Le sens des autres est de nous aider à mieux vivre avec nos propres différences.

Quand nous parlons de « communauté » ici, nous visons un public homogène réuni par un habitat mais cette homogénéité plus ou moins grande, on la retrouve ailleurs et d'abord par des moyens financiers conséquents ou non. C'est ensuite par un usage d'une langue particulière, par une culture mais aussi par des pratiques fortes et partagées, liées à l'âge, au genre, à l'argent et plus loin encore par une même pratique identitaire via un sport, une musique, un soin, une affiliation, une école... La ville se segmente de mille façons, et nous faisons tous et toutes partie de diverses de ces communautés qui sont comme des îlots coexistant.

Dans la ville d'aujourd'hui, dense et traversée de fortes différences, se pose la question des lieux où ces différences sont vécues et discutées, c'est-à-dire de l'espace public. Où est cet espace public aujourd'hui ? Lors d'une recherche-action que j'ai pu mener sur le vieillissement au sein des

quartiers populaires, cette question a été posée comme telle à une trentaine de femmes, notamment marocaines ou turques. Personne n'a pu me donner une réponse.³⁹

C'est sans doute par difficulté à répondre facilement à cette question que donner corps à des espaces hybrides entre, par exemple, les logements privés et la rue devient un réel levier.

Se loger et le circuit du proche

J'ai envisagé l'extérieur des logements dans un périmètre relativement circonscrit, celui du quartier. Bien sûr, dans les faits, nous nous relions bien plus largement, grâce aux moyens de communication, grâce aux moyens de déplacement. Envisager cette proximité fait tout de même sens car elle exprime le lien ou le frottement quotidien, ce qui est déjà là, à quelques mètres de chez soi. Notre propre toit borde une rue construite par une suite d'autres maisons, des façades jusqu'à leur sommet. « Se loger » est donc un souci proche, visible, à la fois commun aux voisins et signe potentiel de profondes inégalités. Cet aspect à la fois universel et différent est le sens même de la société.

Ce besoin de se loger rejoint quelques autres besoins de base comme se soigner ou grandir. Nous reconnaissons là le docteur du coin ou la maison médicale, ainsi que l'école du quartier ou la crèche. Il existe une économie du proche, une lasagne d'usages sur des territoires restreints où à côté du besoin de se nourrir, un ensemble de ressources permettent de vivre. Mieux connaître les divers acteurs, décrire leurs rôles dans la proximité, leurs circuits, leur création de valeurs, les besoins fondamentaux est un enjeu central dans la politique de la ville.

Habitat, écoles, maisons médicales

A côté des habitats, divers espaces de proximité se confrontent donc à l'accueil des différences sans qu'ils soient eux-mêmes en soi des acteurs dédiés à la « diversité. » La maison médicale limite son action de soin à un diamètre réduit. Pour peu que le quartier soit divers, le public le sera au moins en partie.

Cela devrait être aussi théoriquement l'expérience des écoles, point d'ancrage social des familles. Il existe des mécanismes de brassage des publics, comme par exemple, dans l'enseignement néerlandophone à Bruxelles. Des maternelles aux secondaires, à côté d'autres aspects, la sélection des élèves se fait par la distance à vol d'oiseau depuis l'école vers le domicile ou le lieu de travail. De plus, 35% des places sont réservées aux enfants de familles plus pauvres. (les « GOK-kinderen »)⁴⁰

Cette politique scolaire de métissage est doublée par l'existence de plateformes locales agissant autour de ces écoles, les « Brede scholen », instrument développé par la VGC pour rassembler habitants, organisations (culture, jeunesse, bien-être, sport,...) et quartier dans un maillage au grain plus fin.⁴¹

Il existe ainsi d'autres plures généralistes que celle de l'habitat dans un quartier, permettant de mêler les différences. Ce sont des leviers pour, au travers des publics, réfléchir à cette économie du proche, aux systèmes d'entraide, à la place de chacun et à des actes collectifs.

Il est vrai que dans les déclarations politiques actuelles, l'on parle beaucoup d'une approche de proximité, mais l'on parle soit de logement, soit d'urbanisme, soit de circularité, soit de mobilité, soit de politique de soin mais le maillage, l'hybridation des usages, les relations entre individus sont moins directement présents. C'est un enjeu de nouer des relations entre ces divers acteurs : les écoles (et plus précisément au niveau maternelle et primaire), les maisons médicales et ces habitats particuliers.

Une aide des pouvoirs publics pour les habitats

La plus-value de certains habitats pour une ville, une commune, devrait pouvoir mener à leur proposer de s'intégrer dans une politique globale de proximité, créant concrètement des liens entre politique publique et initiative privée. Dans les habitats groupés, classiquement, des moyens mutualisés permettent de financer des espaces communs réservés aux habitants et d'autre part des espaces hybrides, tournés vers l'extérieur.

Ces derniers pourraient bénéficier de formules juridiques pour partager la propriété entre habitants et pouvoirs publics injectant des fonds afin de donner plus d'ambition à ces espaces et garantir leur ancrage dans le quartier. Cela soulagerait les finances des acheteurs face à la pression immobilière. Un agrément spécifique pourrait naître, comme la Maison Biloba a édifié son espace hybride sous le label « centre de jour. »

Une autre piste, enfin, est de pouvoir accompagner le lancement de ces espaces, par exemple des salles polyvalentes. La communauté des habitants est en effet à la manœuvre pour les aspects juridiques, financiers et de construction et cela laisse que peu d'énergie pour construire une relation avec le quartier environnant et explorer le maillage du proche pour saisir quelles actions représentent les meilleurs leviers.

Le financement limité dans le temps d'une telle fonction de développement de projet par une commune ou la région de Bruxelles capitale permettrait de créer de meilleures balises pour accueillir le croisement des publics, avoir un impact et garantir que le désir d'ouverture ne se transforme pas en mauvaise expérience.

Une fois le rythme de croisière établi, cette fonction serait reprise par les membres de l'habitat. L'intérêt de la commune serait ainsi de ne pas fixer une fois pour toutes une fonction et des moyens à cet endroit et de soutenir la capacité du quartier à se construire lui-même, améliorant la vie collective. Cette page-là demeure encore à écrire.

¹ Paysan, médecin, poète, conteur et écrivain portugais majeur du XX^{ème} siècle.

² Plus encore, aux côtés du logement et de l'habitat, l'on retrouve d'autres mots : la maison, le foyer, le chez-soi, le logis... Mais pour l'analyse, retenons les deux premiers pour la sève éclairante qu'ils vont nous offrir.

³ Chiffres consultés le 23 juin 2020 sur la page Wikipédia des deux villes.

⁴ Pour la densité par quartier, consulter le Monitoring des quartiers bruxellois. (<http://monitoringdesquartiers.brussels>)

⁵ Eric Corijn, Fatima Zibouh, Une multitude urbaine, in Aula Magna, *Demain, Bruxsel*, Petite collection Politique, Page 71. Le livre est téléchargeable à cette adresse : <https://bruxselsfuture.files.wordpress.com/2019/03/demain-bruxsels.pdf>

⁶ Chiffres Eurostat 2017. Voir <https://ec.europa.eu/eurostat/fr/web/products-press-releases/-/1-26022019-AP>

⁷ Chiffres Statbel 2017. Voir <https://statbel.fgov.be/fr/themes/menages/revenus-fiscaux#news>

⁸ La polarité bruxelloise en terme de richesse et de pauvreté peut être résumée dans cet article, parmi d'autres : Pierre Jassogne, « Les chiffres qui montrent que Bruxelles est une capitale à deux visages économiques », Le Vif L'express, 10 mars 2019.

⁹ Ces fonctions sont celles décrites par Le Corbusier, lors du CIAM (Congrès International d'Architecture Moderne) de 1946 et les thèses de cet architecte influenceront durablement le développement des villes occidentales. L'on parle alors de vision fonctionnaliste de la ville...

¹⁰ Le terme provient selon le philosophe Thierry Paquot du vieil allemand et signifie « auvent. » Il donnera « Loggia » en italien et logis dans l'usage militaire. Dominique Rousset (2019, 16 septembre) *La maison, miroir de soi* [Matières à penser] France Culture. (<https://www.franceculture.fr/emissions/matieres-a-penser/habiter-demeurer-se-loger-15-la-maison-miroir-de-soi>)

¹¹ « Bâtir, habiter, penser » conférence donnée en 1951 à Darmstadt.

¹² Citations reprises par Thierry Paquot... (Dominique Rousset, *Ibidem*) Il ajoute que l'expression *L'homme habite en poète* est à l'origine du poète Friedrich Hölderlin.

¹³ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, repris par Nadège LEROUX, « Qu'est-ce qu'habiter ? », in *Revue Vie Sociale et Traitements*, 2008/1, N°97, pp. 16-17.

¹⁴ Nous comprenons aisément ici que manquer d'un logement à soi, c'est non seulement être privé d'un toit mais aussi, potentiellement, devoir en permanence rendre des comptes à d'autres, être visible comme sur une scène de théâtre. Passer en coulisse, se soustraire au regard public quand l'on manque de logement, c'est entrer dans un risque plus grand encore d'arbitraire.

¹⁵ Voir Thierry Paquot, « Qu'est-ce qu'un territoire ? », *Revue de la Vie Sociale* n°02, 2011, pp.23-32.

¹⁶ Cette loi a permis la construction de 100.000 maisons entre 1948 et 1961. Voir

https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_de_Taeye

¹⁷ Par exemple, plus de 43.000 ménages sont sur liste d'attente pour un logement social à Bruxelles. Voir par exemple <http://www.rbdh-bbrow.be/spip.php?article1958>

¹⁸ Ca n'enlève en rien la réalité de la violence physique, ni la responsabilité des autorités publiques dans la politique du logement, ni la responsabilité du propriétaire privé dans la qualité du bien.

¹⁹ A Amsterdam, dans le quartier du Kolenkit, réputé l'un des plus pauvres des Pays-Bas, un collectif d'artistes, Cascoland, a développé des réponses aux besoins des habitants, et notamment une « chambre d'ami » de quartier, disponible pour les familles de passage. C'est une réponse possible à l'étriquet des logements. Voir

<https://www.theguardian.com/cities/2014/may/19/how-art-chickens-revived-amsterdam-kolenkitbuurt-cascoland>

²⁰ Cette évolution face à l'inconnue du territoire marque profondément l'éducation. Le médecin William Bird a publié en 2007 une carte où il montre que sur quatre générations, une famille de Sheffield, les Thomas, a réduit son acuité à l'environnement. L'arrière-grand père, George, était autorisé en 1919 à se déplacer seul à 10 kms de chez lui à 8 ans, le grand-père, Jack, à 1,5 kms en 1950, la mère, Vicky, à 800 mètres en 1979 et le fils, Ted, à 300 mètres en 2007. (<https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-planete/20141001.RUE6001/comment-on-a-interdit-aux-enfants-de-marcher.html>)

²¹ Voir par exemple Camille Devaux, « Concevoir et gérer l'habitat en commun », *Socio-anthropologie*, 32 | 2015, pp. 71-86.

²² Public âgé, public d'insertion, public handicapé,... Quand ces habitats sont financés par des acteurs associatifs ou des fonds publics, c'est souvent à destination de ces publics spécifiques homogènes. Nous ne parlons pas ici de logements sociaux qui comme le nom l'indique ne se présentent pas comme des habitats.

²³ Extrait des statuts de la fondation de l'habitat groupé bruxellois « Casa Nova. »

²⁴ Nadège Leroux, « Qu'est-ce qu'habiter ? Les enjeux de l'habiter pour la réinsertion », *VST - Vie sociale et traitements*, vol. 97, no. 1, 2008, p. 17

²⁵ Community Land Trust, forme juridique qui permet de découpler la terre du bâti, faisant de l'habitant le propriétaire de ses propres murs et le titulaire d'un bail de longue durée pour le sol. Le sol est propriété d'un « trust » qui représente la communauté où l'on retrouve les habitants et des acteurs extérieurs. Cette hybridation garantit l'esprit de l'habitat, dans l'intérêt général et permet un accès à la propriété à moindre coût, limite la plus-value en cas de revente.

²⁶ Citation reprise par le philosophe Thierry Paquot. Voir Marie Richeux (2013, 25 novembre) *Espace public / Espaces publics. Politique et urbanisme* [Pas la peine de crier] France Culture. <https://www.franceculture.fr/emissions/pas-la-peine-de-crier/public-15-espace-public-espaces-publics-politique-et-urbanisme>

²⁷ Voir <http://www.maisonbilobahuis.be>

²⁸ La Commission Communautaire Commune est une institution bruxelloise communautaire particulière, à côté de la Communauté française, flamande et germanophone. Elle s'occupe entre autres des matières d'aide aux personnes. « Centre d'accueil de jour » est un agrément spécifique ouvrant à un financement des autorités comme matière communautaire personnalisable.

²⁹ Une analyse a été produite par SAW-B, à ce propos. Mathieu Vanwelde (2018), « Les multiples visages de l'occupation temporaire » Consultable sur <http://www.saw-b.be/spip/Les-multiples-visages-de-l>

³⁰ Cette recherche-action participative se nomme « Pota. » Elle a été menée entre 2016 et 2019 par la Fédération Bruxelloise de l'Union des Locataires (FEBUL) dans le cadre de l'action « Co-create » de Innoviris, le fonds régional bruxellois de la recherche. Plus d'info : <http://febul.be/index.php/membres/2-non-categorise/101-deux-guides-pratiques-realises-dans-le-cadre-de-la-recherche-pota-financee-par-innoviris>

³¹ Par exemple, la « Poissonnerie », à Schaerbeek ou précédemment, le « 123 », à Bruxelles.

³² En plus du risque d'expulsion, les occupants peuvent encourir une peine de prison et une amende pour violation du bien d'autrui. Cette loi votée en 2017 a été partiellement annulée en 2020.

³³ Les quatre caractéristiques sont l'émancipation, l'entraide et la solidarité, l'ouverture et la récupération de ressources.

³⁴ SWOT a été financée également par l'action « Co-create » de Innoviris. Voir <https://samenlevingsopbouwbrussel.be/fr/wat-doen-we/projecten/swotmobiel/>

³⁵ Il s'agit en fait d'un consortium avec le CAW (Centrum voor Algemeen Welzijn) et l'école Sint Lucas. (KUL)

³⁶ L'accompagnement de la plière de l'habitat est un enjeu complexe et essentiel et nous insistons dans nos pistes sur l'intérêt des pouvoirs publics à reconnaître cet enjeu. (Voir infra : **Une aide des pouvoirs publics pour les habitats**)

³⁷ Il s'agit du « Jardin du béguinage », situé dans la cité Jouët-Rey, à Etterbeek.

³⁸ C'est le principe du « Housing first », l'insertion directe par le logement des publics sans abris.

³⁹ Pour plus d'information sur cette recherche-action, voir <https://evabxl.be/fr/project/entour-age-noord-2014/>

⁴⁰ GOK, Gelijke Onderwijskansen, « égalité des chances à l'école. » Ce sont des enfants dont la mère ne dispose pas d'un diplôme de fin de secondaire ou d'une famille disposant d'une prime d'aide scolaire, liée à un plafond de revenus. Le système néerlandophone à Bruxelles pourrait être modifié à partir de la rentrée 2021.

⁴¹ VGC, Vlaamse Gemeenschap Commissie, Commission Communautaire Flamande, institution réglant les matières personnalisables unilingues néerlandophones à Bruxelles.



SAW-B, Solidarité des Alternatives Wallonnes et Bruxelloises, est une fédération d'entreprises d'économie sociale qui regroupe plus de 120 membres. Ensemble, nous cherchons à faire mouvement pour une alternative économique et sociale.

Les analyses de SAW-B sont des outils de réflexion et de débat. Elles posent un regard critique sur les pratiques et les objectifs des entreprises sociales mais aussi sur notre société, nos modes de consommation, de production. Leur visée est de comprendre les réalités, décoder les enjeux et, collectivement, construire les réponses aux difficultés rencontrées par les alternatives économiques.

Ces textes sont le résultat des interpellations des acteurs de terrain et de nos recherches. Vous pouvez y contribuer : faites-nous part de vos questions, commentaires et propositions en amont ou en aval de ces textes. Si vous le souhaitez, nous sommes à votre disposition pour aborder, au sein de votre entreprise sociale ou de votre collectif citoyen, les thèmes traités dans ces analyses.

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be